



Le retour aux « choses les plus proches »



« LA PRATIQUE EST RÉALISATION »

Nietzsche partage avec le zen le refus de l'idéalisme moral, des grands principes incantatoires, tout le « boum-boum de la justice, de la sagesse, de la sainteté, de la vertu » qui compose le « stoïcisme de l'attitude¹ ». Seule la pratique compte à ses yeux et permet de mettre à nu les postures hypocrites qui, le plus souvent, en tiennent lieu.

Nietzsche se fait certes une gloire d'être « le premier immoraliste² », mais il ne s'agit là que de souligner avec force son opposition radicale à la morale prétendument absolue, la morale judéo-chrétienne. Nietzsche n'est pas Kant, mais il n'est pas Sade non plus : on trouve ainsi dans le *Zarathoustra* une éthique du dépassement de soi qui prend acte de l'effacement de tout horizon d'espérance ou de salut. Le Surhumain représente à cet égard pour l'homme une incitation à se surmonter sans cesse plutôt qu'un idéal à réaliser ou un but à atteindre. La grandeur de l'homme ne réside pas tant dans ce qu'il accomplit que dans la fidélité qu'il témoigne à la terre par son attitude quotidienne : « L'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhumain, – une corde au-dessus d'un abîme. [...] Ce qu'il y a de grand en l'homme, c'est qu'il est un pont et non un but : ce que l'on peut aimer en l'homme, c'est qu'il est un *passage* et un *déclin*³. » C'est pour cela que Nietzsche fait plus loin dans le Prologue l'éloge du funambule malgré son échec et sa chute fatale. Contrairement à la foule prudente et craintive, il a tenté d'aller au-delà de lui-même, et c'est bien là tout ce qui est requis.

Nietzsche n'a donc rien du penseur libertaire ou de l'apôtre du déchaînement « dionysiaque » que l'on se plaît encore aujourd'hui à décrire. Il invite bien plutôt au sacrifice de soi, à une discipline intérieure que l'on pourrait

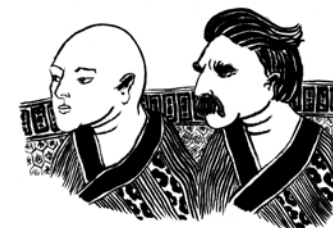
1. *Le gai savoir*, § 359.
2. *Ecce homo*, « Pourquoi je suis un destin », § 2.
3. *Ainsi parlait Zarathoustra*, Prologue, § 4.



qualifier de *maîtrise dans l'excès* puisqu'il s'agit de se mettre délibérément en danger pour échapper au ronron de la vie aliénée par l'obsession du confort et de la sécurité, celle du « dernier homme ». On ne le souligne pas assez en effet, mais ce que l'auteur de la *Généalogie de la morale* reproche essentiellement aux « prêtres » juifs et chrétiens, c'est de ne pas appliquer leurs propres préceptes ! Le ressentiment prospère ainsi sous le manteau de l'idéal claironné. Animés par une subtile volonté de vengeance, les prédicateurs de la vertu réactive n'ont eu de cesse de miner la pratique spontanée des « nobles », leur éthique guerrière de la justice et de l'honneur. Ce sont ces donneurs de leçons qui ont introduit, en même temps que le dualisme désastreux de l'âme et du corps, le malheureux décalage entre l'agent et l'action, l'intention et la réalisation. Pourtant, « il n'y a pas d'« être » derrière l'agir [...] ; « l'agent » est purement et simplement rajouté de manière imaginaire à l'action – l'action est tout⁴. » De même, plutôt que de s'interroger sans fin sur la moralité de l'intention, comme le fait le christianisme, il vaut mieux s'attacher à celle des actes.

L'opposition que fait Nietzsche entre « morale des maîtres » et « morale des esclaves⁵ » peut à première vue paraître peu nuancée, mais elle fait écho à la mise au point de Bouddha sur les vrais et faux Brahmanes, à cela près que le formalisme tatillon est ici du côté des parias, la caste sacerdotale précisément ! Cette étonnante proximité s'explique par le fait que leur cible commune est l'intellectualisme moral, qui multiplie les médiations au lieu de se concentrer sur l'agir juste.

Loin en effet d'éclairer la pratique, la réflexion théorique représente souvent un obstacle pour elle : les doutes,

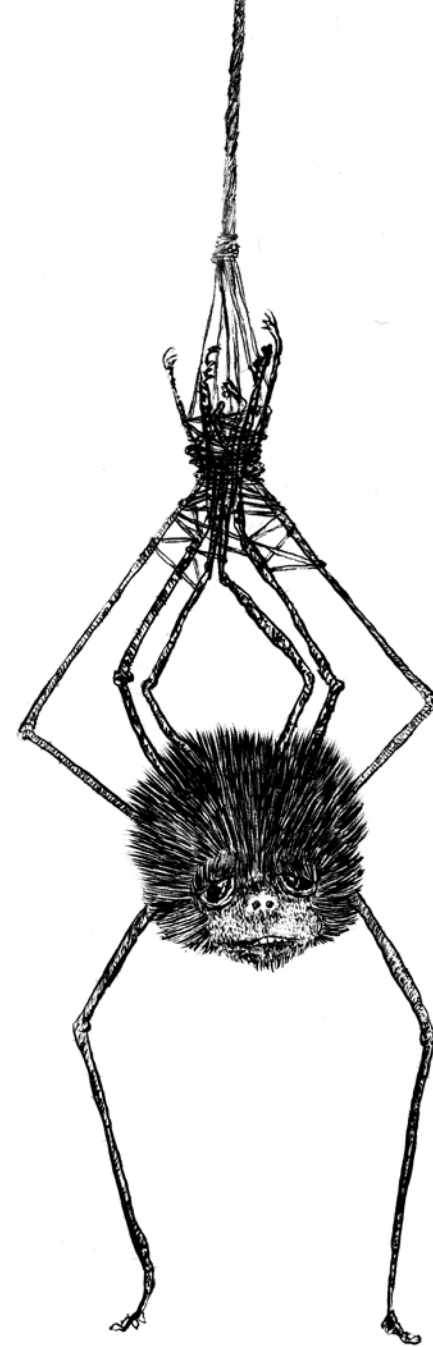


4. *Généalogie de la morale*, I, 13.

5. Cf. *Par-delà bien et mal*, § 260 et *Le Cas Wagner*, Épilogue.

les scrupules parasitent l'action, la privant de toute spontanéité. Dès son texte de jeunesse *Sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral*, Nietzsche insiste ainsi sur la supériorité de l'homme intuitif sur l'homme rationnel, qui préfère à la réalité l'abstraction des concepts régulateurs. Nietzsche salue certes l'exploit de ce « génie de l'architecture » qui « réussit à ériger un dôme conceptuel infiniment compliqué sur des fondations mouvantes, en quelque sorte sur de l'eau courante », mais précise aussitôt que ces constructions complexes s'apparentent à des toiles d'araignée, qui vampirisent la réalité plus qu'elles n'en rendent compte. On peut dès lors légitimement douter, nous dit Nietzsche, de l'existence d'un « instinct de vérité » qui guiderait la raison dans la connaissance des choses. Il s'agit bien plutôt pour elle de disséminer, comme le petit Poucet, des repères dans la réalité pour s'y orienter sans peine. Inutile de dire que ces repères commodes sont d'ordre intellectuel (mots, concepts, définitions) et nous éloignent de la vérité plus qu'ils nous en rapprochent. Celle-ci, à proprement parler insaisissable car en devenir, est plus accessible dans l'intuition, immédiatement et sans détours.

Le bouddhisme compare de même l'esprit qui projette sur la réalité des grilles conceptuelles pour ensuite s'y retrouver à une araignée prisonnière de sa propre toile. On finit de la sorte par prêter foi aux abstractions qui nous permettent d'ordonner artificiellement le chaos qui nous environne. C'est là être sous le charme de l'illusion gratifiante de la « Coproduction conditionnée » (*patīccasamuppāda*), l'interdépendance réelle qui nous apparaît sous la forme d'un enchaînement de causes et d'effets séparés. Cette forme d'ignorance coupable qui consiste à faire de



L'homme la mesure de toutes choses nous rive au samsara et nous empêche d'accéder à l'Éveil. Les ignorants prennent aisément place dans un monde créé à leur propre image, à grand renfort de constructions psychiques parasites (*sankhara*), de formations mentales *réactionnelles* pourrait-on dire. S'éveiller, c'est cesser d'adhérer naïvement à cette réalité seconde, tissée par nos soins, et prendre pleinement conscience de son caractère illusoire.

Nietzsche attribue précisément cette lucidité louable à l'homme intuitif, qui préfère l'art, c'est-à-dire l'illusion consciente, à la « vérité », la transfiguration esthétique de l'existence à la saisie conceptuelle qui, pour expliquer son objet, doit au préalable le tuer, l'empailler. Quiconque envisage la vie en artiste ne recule pas devant l'abîme dionysiaque qu'elle révèle, ne cherche pas à masquer à tout prix son caractère chaotique et absurde, qui échappe à toute logique rationnelle. Fidèle en cela à Schopenhauer, Nietzsche considère l'intellect comme un instrument déficient au service de la volonté d'être rassuré, trompé. Il exerce lui-même une activité artistique, mais elle se limite à la production de squelettes conceptuels plutôt que de métaphores et d'images vivantes.

La pensée doit donc être *viscérale* pour ne pas se condamner à l'abstraction et à la sclérose. Nietzsche ne récuse au fond que les philosophies qui cherchent à s'affranchir de l'expérience vécue : « J'ai toujours écrit mes œuvres avec tout mon corps et ma vie : j'ignore ce que sont des problèmes "purement intellectuels".⁶ » Il est en cela très proche du bouddhisme zen, qui nourrit une semblable méfiance à l'égard de l'intellect indûment séparé. La méditation assise, le *zazen*, vise en effet à neutraliser ce règne mental

prétendument autonome se substituant à l'esprit, qui est, lui, inséparable du corps. Il s'agit concrètement de détourner son attention de tous ses soucis, projections, espoirs, attentes pour la tourner plutôt vers sa posture corporelle et sa respiration.

C'est là ce qu'on appelle la « non-pensée » (*hishiryō*), qui n'est pas tant une absence de pensée qu'une pensée recentrée sur le corps, soucieuse de son équilibre et de son rythme naturels. Comme le dit un maître zen contemporain, il faut « penser avec tout le corps » et non avec le seul cerveau⁷. Nos actions, n'étant plus filtrées ou indéfiniment analysées par l'intellect scrutateur, pourront alors redevenir spontanées. L'Éveil n'est donc pas la récompense d'un comportement vertueux ni un but à atteindre, mais la simple levée des médiations intellectuelles.

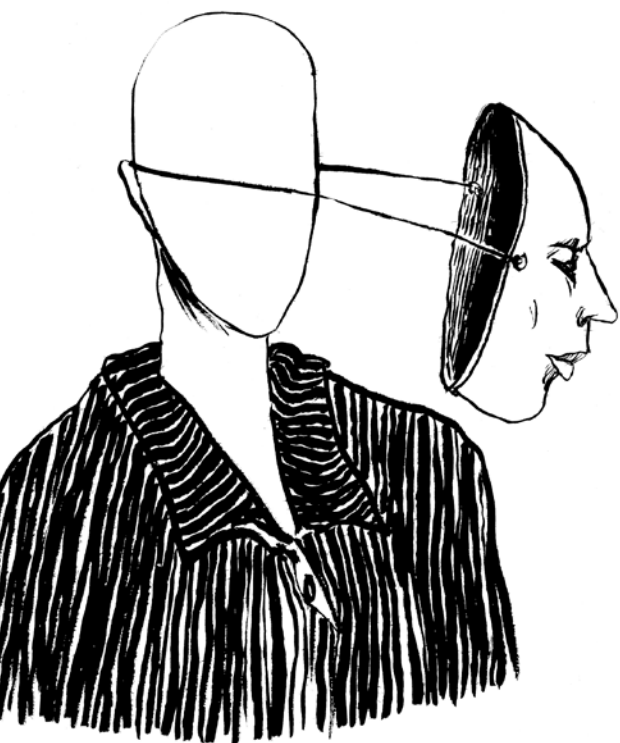
C'est la grande idée de Dôgen Zenji⁸ que la pratique n'est pas le moyen de l'Éveil (*satori*), mais l'Éveil lui-même. Le *zazen* mène au déconditionnement, c'est-à-dire au retour à l'unité originelle du corps et de l'esprit. La formule qui donne son titre à ce chapitre traduit le non-dualisme radical de Dôgen, qui n'hésite pas à réhabiliter la vie quotidienne, la Voie étant « sous nos pieds ». L'Éveil n'est pas une condition exceptionnelle, réservée à quelques *happy few*, mais une présence à soi totale, qu'il est possible de réaliser ici et maintenant. Cela ne veut pas dire qu'il est facile à atteindre puisqu'on s'accroche toujours à ses constructions mentales, refusant de lâcher prise.

Dans un texte qui évoque irrésistiblement le funambule du *Zarathoustra*, Dôgen invite ainsi ses auditeurs à se lancer dans l'abîme sans appréhension : « Un ancien a dit : "Quand on est au haut d'une perche de cent pieds, comment avancer

6. *Fragments posthumes d'Aurore*, 1880, 4 [285].

7. Taisen Deshimaru, *Zen et arts martiaux*, Albin Michel, collection « Spiritualités vivantes », 2000, p. 81.

8. « Maître zen » en japonais.



d'un pas ?" Dans cette situation, si vous vous dites que, en lâchant prise, vous êtes mort, vous vous cramponnez encore plus fort. En revanche, si vous vous dites que, après tout, ce n'est peut-être pas si mal, vous avancerez résolument et, comme si vous abandonniez votre vie, vous renoncerez à tout au monde, à commencer par vos occupations dans la vie et jusqu'à vos moyens de subsistance⁹. » Il s'agit

9. *Shôbôgenzô Zuimonki*, III, 1.

ici de renoncer symboliquement à ses repères habituels, de se mettre en danger en récusant ses certitudes et ses opinions toutes faites. Le sacrifice de l'intellect analytique ne se fait pas sans peine chez celui qui s'est accoutumé à une maîtrise illusoire de soi. Le nécessaire détachement s'apparente dès lors pour lui à un saut mortel dans le vide.

La vie même de Dôgen illustre la difficulté qu'il y a à actualiser sa nature profonde d'Éveillé. Avant de devenir le plus grand penseur de l'école zen Soto, Maître Dôgen (1200-1253) a commencé par être un aspirant à l'Éveil de son propre aveu plutôt prétentieux, souvent déçu par l'enseignement qui lui était dispensé. La rencontre inopinée d'un cuisinier (*tenzo*) chinois lors d'un voyage en Chine en mai 1223 a en ce sens été décisive puisqu'elle lui a fait prendre conscience du caractère intellectuel de sa démarche jusque-là. Dôgen comprend alors que loin d'exiger de se détourner des « petites choses » de la vie, l'Éveil n'est accessible qu'ici et maintenant. Son erreur était de le chercher ailleurs qu'en soi et de lui accorder une sorte de pureté imaginaire, comme si la vie spirituelle était réellement distincte de la vie « ordinaire ».

Même s'il recommande la lecture des sûtras bouddhistes, à condition toutefois qu'elle ne soit pas un prétexte à érudition mais un guide pour l'action, Dôgen privilégie la transmission directe de l'enseignement de l'Éveil, sur le modèle du premier passage de relais de Bouddha à Mahakashyapa. Le titre de l'ouvrage majeur de Dôgen, le *Shôbôgenzô* (« Trésor de l'Œil de la véritable Loi »), fait d'ailleurs référence à cet épisode légendaire, la fleur que Bouddha tend en silence à son meilleur disciple symbolisant le Dharma, la Loi universelle. Celui qui reçoit cet enseignement de l'Éveil





face à face, de cœur à cœur (*i shin den shin*), donc de manière personnelle, doit le préserver comme un trésor inestimable et le transmettre à son tour.

Destiné aux moines de son temple, le *Shōbōgenzō* est composé de 95 chapitres de longueur inégale portant sur des sujets très divers. Mais il ne s'agit, tout comme les sūtras, que d'un support utile de l'enseignement oral qui ne saurait se substituer à l'expérience directe de l'Éveil.

Nietzsche traduit parfaitement le sentiment de Dōgen sur les limites de l'écriture dans ce que l'on présente comme son autobiographie intellectuelle : « Finalement, personne ne peut tirer des choses, y compris des livres, plus qu'il n'en sait déjà. Ce à quoi l'on n'a pas accès par une expérience vécue, on n'a pas d'oreilles pour l'entendre¹⁰. » Le maître ne saurait indiquer au disciple le chemin de l'Éveil, pour la bonne raison qu'un chemin unique n'existe pas. Seule la pratique individuelle permet la réalisation. Tout savoir sur le zen, en faire la théorie, commenter même admirablement les textes des maîtres sont encore des obstacles à l'Éveil s'ils dispensent de mettre en œuvre l'enseignement reçu.

L'essentiel est de se donner forme, comme le dit Nietzsche : « Une seule chose est nécessaire : "donner du style" à son caractère – un art grand et rare¹¹ ! » De même qu'il faut « un long entraînement » et un « travail quotidien » pour devenir ce que l'on est, selon la formule de Pindare consacrée par *Ecce homo*, c'est grâce à une application constante du corps d'abord, mais aussi de l'esprit que l'on peut dans le bouddhisme zen « retrouver son visage originel », c'est-à-dire sa nature d'Éveillé. ♦

10. *Ecce homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 1.

11. *Le gai savoir*, § 290.